



Ziglôbitha,
Revue des Arts, Linguistique,
Littérature & Civilisations

Université Peleforo Gon Coulibaly - Korhogo

L'ÉVOLUTION DE L'HOMME SELON VOLTAIRE AU SEIN DE LA NATURE : DE LA PROVIDENCE AU MYTHE DU BON SAUVAGE

Hind ATAFI

Université Mohammed V, Rabat, Maroc.

Cedoc: « Homme - Société - Education »

Formation Doctorale : Analyse et évaluation du système d'éducation et de formation.

Structures de Recherche : Education, Culture, Arts et Didactiques de la langue et de la littérature françaises

atafi.hind7@gmail.com

Résumé : Le monde de la philosophie a vu défiler beaucoup d'auteurs célèbres à travers les siècles qui ont tous écrits d'innombrables œuvres philosophiques permettant au monde de faire un bond prodigieux vers l'avant en provoquant une ouverture au monde ainsi que des révolutions politiques et scientifiques. Parmi ces philosophes, Voltaire est un personnage qui a marqué l'histoire du monde, un auteur qui a pu s'approprier la philosophie à sa manière individuelle et intéressante. Voltaire est connu en tant que combattant contre le fanatisme religieux qui a fait couler beaucoup d'encre à l'époque. Il combattait également contre l'intolérance et pour la liberté de pensées de tous les hommes. Plusieurs affaires ont rendu Voltaire célèbre comme dans l'affaire Calas par exemple. Avant de passer à la révolte et à l'attaque frontale, celles de l'Ingénu, Voltaire a hésité entre plusieurs attitudes. Mais fondamentalement, il a surtout soutenu que l'homme ne peut pas comprendre le mystère du sens de l'existence. Autant ne pas s'en préoccuper trop et tâcher de faire son devoir d'homme en société.

Mots-Clés : homme, révolution, liberté, existence.

VOLTAIRE'S VIEW OF MAN'S EVOLUTION WITHIN NATURE : FROM PROVIDENCE TO THE MYTH OF THE GOOD SAVAGE

Abstract : The world of philosophy has seen many famous authors through the centuries who have all written countless philosophical works allowing the world to take a prodigious leap forward by provoking an opening to the world as well as political and scientists. Among these philosophers, Voltaire is a character who marked the history of the world, an author who was able to appropriate philosophy in his individual and interesting way. Voltaire is known as a fighter against religious fanaticism which caused much ink to flow at the time. He also fought against intolerance and for freedom of thought for all men. Several cases have made Voltaire famous as in the Calas case for example. Before moving on to revolt and frontal attack, those of Candide, Voltaire hesitated between several attitudes. But basically, he mostly argued that man cannot understand the mystery of the meaning of existence. You might as well not worry too much about it and try to do your duty as a man in society.

Keywords: man, revolution, freedom, existence

Dans ses contes, Voltaire exploite la figure du bon sauvage de manière polémique. Tout d'abord, le Huron sert de repoussoir à l'intolérance religieuse et ses méfaits. Voltaire s'oppose aux jésuites tout comme aux jansénistes. Cependant, quand il écrit *l'Ingénu*, les jésuites ont été chassés hors de France en 1762. Son ennemi ce seraient donc les jansénistes, qui influencent le Parlement. Or, dans le conte, Gordon, quoique janséniste, s'humanise, tout comme le Huron se civilise. Pourquoi Voltaire dit-il s'en prendre aux jésuites ? Pour des questions de censure ? Il est clair que peu importe pour lui la forme que revêt la religion : il renvoie dos à dos toutes les interprétations fanatiques de la religion révélée. Il mène le combat philosophique pour la raison et c'est en cela qu'il pense la relation au bon sauvage de façon moderne-puisque, à tout prendre, les moralistes du XVII^e siècle, témoin Pascal, dénoncent déjà la civilisation et la relativité de la coutume ; on connaît la célèbre formule : « *Vérité au deçà des Pyrénées erreur au-delà* ». En revanche, le Huron répond également au matérialisme et à l'athéisme du baron d'Holbach, de La Mestrie et surtout d'Helvétius. L'ouvrage de ce dernier, *De l'esprit* (1758), apparaît à Voltaire comme détestable parce que totalement athée : Dieu est nécessaire pour assurer la moralité du peuple.

Pour Voltaire, ce qui est haïssable, en soi, c'est le préjugé intolérant qu'interdit toute relation authentique à l'autre parce qu'il demeure aliéné aux passions. Il défend l'idée d'une moralité innée : son Huron est doté d'une vitalité et d'une santé instinctives. Quoique non éduqué, l'Ingénu manifeste de grandes ressources intellectuelles et fait preuve d'une grande rectitude de l'entendement : il témoigne donc d'un évident fond de droiture naturelle. Il possède un fond premier d'honnêteté et d'honneur qui l'engage à témoigner son mépris vis-à-vis de la mesquinerie des prêtres et des bureaucrates. Sa force vient de sa liberté car, pour Voltaire, « *Ce n'est pas l'inégalité qui est un malheur réel, c'est la dépendance.* » Ainsi, pour Voltaire, la nature est bonne : l'abus résulte d'une éducation qui propage le fanatisme et l'intolérance ». Donc, dans quelle mesure Voltaire dessine l'évolution d'un héros Huron dans un état sauvage vers ce que l'Homme prétend par le mot « civilisation » ?

Pour répondre à cette problématique, Voltaire a défendu l'apport de la civilisation qui exploite et affine les virtualités naturelles. Pour ce philosophe de lumière, la loi positive des hommes s'ajoute à la loi naturelle. Au début du conte, le Huron apparaît comme une brute extravagante aussi grotesque que le misanthrope Rousseau pour Voltaire.

Ce présent article développera le double mouvement que Voltaire opte pour démontrer sa propre vision. D'abord, l'homme naturel peut se socialiser et, en même temps, la société se naturalise à son contact, selon les exigences de la

nature. Gordon socialise l'Ingénu, qui, à son tour, l'incite à renoncer à son fanatisme. Les générations ont beaucoup à apprendre l'une de l'autre et finiront par faire progresser l'humanité. Voltaire habille de nombreux jeunes gens à Ferney. Le temps finit par tout arranger à l'inverse de ce qui se passe dans *Candide* où rien n'évolue.

1. Le problème de la providence

1.1 La lutte contre l'ethnocentrisme

La philosophie des Lumières utilise le mythe du bon sauvage pour interroger la relation de la nature et de la civilisation européenne qui s'imagine maîtresse de l'espace et du temps. L'occident demeure, en effet, totalement aliéné à la représentation du monde fournie par la religion chrétienne qui circonscrit l'Histoire et le monde aux limites de la Création et à l'action de la Providence. La relation à l'autre a pour fonction de décentrer les perspectives et de relativiser la position européenne, sur les deux grands axes de l'espace et du temps. Ainsi, le Persan de Montesquieu porte sur la prétendue civilisation européenne un regard qui ne se contente pas de souligner les différences mais s'avère radicalement Autre (Les Lettres persanes, 1721). Peu après (1778-79), le *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot relativise tout ce qui n'est que convention. Pour Rousseau, il n'existe même plus de bon sauvage : le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (1755) déplore la perte de cette primitivité originelle dont le philosophe de Genève fait le signe indubitable d'une transparence perdue à jamais : l'homme à l'état de nature constitue pour lui un modèle théorique commun à partir duquel les différentes sociétés vont se différencier ; ainsi, les Tahitiens, modèle de l'homme naturel pour les Européens selon Diderot, présentent, pour Rousseau, une organisation sociale. Le Genevois inaugure une réflexion ethnologique qui prend l'autre non comme instrument d'une critique de l'occident mais comme objet d'une analyse à part entière. Claude Lévi-Strauss, anthropologue contemporain, avalisera cette interprétation. Le bon sauvage représente donc l'homme de la liberté. Devenue une manière de topos romanesque, cette figure littéraire impose la liberté contre l'oppression sociale et ouvre la voie à une libération sexuelle et mentale. Le mythe fini par évalué vers la révolte contre l'oppression idéologique et sa signification s'édulcore. Cependant, on peut se demander s'il ne subsiste pas dans les personnages romantiques ou néo-romantiques - tel Vautrin, incarnation balzacienne de la sauvagerie, du monde souterrain de la rébellion. Mais Voltaire est bien loin de faire de son Huron un révolté, bien au contraire. L'Ingénu, c'est l'homme qui rentre chez lui : chassé d'une terre heureuse, le Canada, il retrouve son lieu naturel, ses parents bretons. Officier et philosophe, il finit par s'intégrer dans la société. Notons enfin, qu'au XVIII^e siècle, les spéculations sur l'enfant naturel

abondent ; on peut en avoir un exemple avec la pièce de Marivaux, *Le Prince travesti*.

1.2 *Bon ou méchant ?*

Le mal est-il lié à notre nature ? La réponse de Voltaire est pleine d'espérance ; pour lui, le mal a une cause purement historique, par l'enchaînement de passions mal contrôlées. Mais cette certitude, qui paraît à certains moments bien fragile, se heurte au constat répété et amer des malheurs de son temps. Sa solution consiste alors à voir dans ces malheurs des accidents particuliers que l'on peut attribuer au hasard, tandis qu'un déterminisme général continue d'assurer la cohérence du monde.

Voltaire a ainsi été séduit par l'optimisme, système qui s'est forgé sur un mot alors tout récent, c'est un néologisme apparu en 1737 ; mais très vite il s'est heurté au fatalisme des défenseurs de ce système et à leur indifférence face à la souffrance des autres, qu'entraînait l'affirmation têtue du « *tout est bien* ». Voltaire a de fait envers l'idée de « providence » une position ambiguë : elle est tantôt proclamée dans une optique rationaliste, tantôt refusée sur le plan individuel.

Dans le *Dictionnaire philosophique*, il défend « *le dogme de la Providence [...], si sacré, si nécessaire au bonheur du genre humain* », tandis que dans *Candide* il en montre la cruauté et l'absurdité sur le plan de l'existence individuelle. Seule la justice permet d'espérer une paix durable et équitable ; mais l'expérience de Babouc témoigne du scepticisme de Voltaire : ceux qui paraissent les plus propres à bien juger le font mal, tandis que ceux qui achètent leurs charges, jeunes et ignorants, sont finalement plus justes... Mais les jeunes juges qui « *décidèrent plus vite que les avocats ne doutèrent* » suivent une morale naturelle, innée selon Voltaire, qui a pour socle « *l'idée du juste et de l'injuste* ». Si l'on en croit *Le Crocheteur borgne*, c'est peut-être par défaut d'optique qu'on voit tant de mal sur la terre : Nos deux yeux ne rendent pas notre condition meilleure ; l'un nous sert à voir les biens, et l'autre les maux de la vie. Bien des gens ont la mauvaise habitude de fermer le premier, et bien peu ferment le second ; voilà pourquoi il y a tant de gens qui aimeraient mieux être aveugles que de voir tout ce qu'ils voient. Heureux les borgnes qui ne sont privés que de ce mauvais œil qui gêne tout ce qu'on regarde !

Mais cela n'a pas empêché Voltaire de s'insurger contre le mal très visible : témoin des nombreuses guerres de son siècle, il conclut que « *le vulgaire en tout pays est féroce* »¹ Si sa sensibilité au prestige des souverains ne lui a pas permis de s'engager activement contre la guerre, sa conscience de la justice lui a rendu insupportables les jugements iniques prononcés contre les Calas, contre les Sirven, contre le jeune chevalier de La Barre ; Voltaire ne s'est donc pas contenté

¹ Voltaire, *Essai sur les mœurs*, III, vol. 22 des *Œuvres complètes de Voltaire*

de s'insurger l'un des livres, il est devenu l'un de nos plus grands écrivains engagés.

2. Le mythe du bon sauvage

Si le mythe du « bon sauvage » semble au cœur de *L'Ingénu*, il se révèle, à l'examen de la genèse et du contexte de la rédaction du livre, ne pas en être la motivation première. La correspondance de Voltaire fait bien apparaître que les affaires juridico-religieuses de son temps mobilisèrent toute la verve polémique de *L'Ingénu*. Quelle est donc la fonction du sauvage dans ce conte ?

2.1. L'origine du mythe

Au XVIII^e siècle déjà, réfléchissant à la place de l'homme dans le monde et à la relativité des modes de pensée, Jean de Léry, qui avait passé une année au Brésil chez les indigènes, fut le premier à faire un portrait positif du « *sauvage* ». Avec Montaigne qui, à la même époque, décrit dans ses *Essais* le naturel et l'ingénuité de trois indigènes du Brésil débarquant à Rouen au milieu de la curiosité générale naquit le mythe du « *bon sauvage* », fortement réactivé deux siècles plus tard.

Les nombreux récits de lointains périples diffusèrent une image idéalisée du sauvage vivant avec innocence et authenticité dans un milieu naturel non détérioré par la civilisation pour ne citer que *L'Histoire à un voyage en terre de Brésil* de Jean de Léry. En outre, *L'Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost, publiée à partir de 1746, ou encore *le Recueil d'observations curieuses sur les différents peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique* de l'abbé Claude Lambert paru en 1749 précèdent l'ouvrage de Voltaire. Les missionnaires contribuèrent également à répandre l'image du bon sauvage dont la vie communautaire est moins hiérarchisée que celle de la société moderne, leur paraissait proche du modèle évangélique.

Les auteurs des Lumières combinèrent donc ce goût pour l'exotisme et cet idéalisme pour orienter leur pensée critique et philosophique. Si Voltaire met en scène un Huron dans *L'Ingénu*, il a déjà présenté un esclave, le nègre de Surinam, dans *Candide*. Quant à Rousseau, il reconstitue l'état primitif de l'humanité, état idyllique détruit par la propriété, source de l'inégalité et des malheurs des hommes.

Au carrefour de toutes les interrogations morales ou sociales ramenées à l'opposition entre nature et culture, le sauvage est donc convoqué par les philosophes comme porte-parole de l'étonnement du dépaysé. Permettant un décalage naïf, il est un acteur-clé de tout discours ironique mettant en relief les anomalies masquées par le conformisme. Le « *sauvage* », est donc devenu une utopie littéraire, un véritable mythe, perdant de sa réalité référentielle première.

Splendeurs et misères de la civilisation

Il est paradoxal que l'*Ingénu*, héros huron, ne soit pas le porte-parole des idées voltairiennes sur l'état de nature. Le mythe du « bon sauvage » n'est pas ce que défend Voltaire qui, à l'instar d'autres philosophes des Lumières, en utilise la représentation littéraire pour mieux charger la société. Le sauvage lui offre le truchement d'un regard extérieur pour la critique ; et son état de nature initial lui permet de mesurer l'importance du progrès, de la vertu et de la philosophie.

L'ingénuité et la simplicité apparemment naïve du Huron signalent une manière d'être et de vivre échappant à tout jugement de valeur. La mise en scène du bon sauvage permet une dénonciation de certains aspects arbitraires de la société. Voltaire utilise le regard étonné du Huron à l'instar de Montesquieu avec ses Persans, pour démasquer toutes les formes de conformisme politique ou religieux et même toutes les aberrations intellectuelles de son temps.

2.2. *Valorisation de la civilisation*

La civilisation, qui désigne d'abord un processus, puis un résultat, est souvent pensée en antinomie avec un état premier, celui de nature ou de barbarie. Elle est la force positive de transformation du donné naturel ; là où Rousseau voit une désolante altération, Voltaire trouve la valeur positive d'une impulsion que l'action humaine donne à la nature. Jean Starobinski dans son article « *Le mot civilisation* » explique que ce mot est un « *vocabulaire synthétique pour un concept préexistant sous plusieurs formes : adoucissement des mœurs, éducation des esprits, développement de la politesse, culture des arts et des sciences, essor du commerce et de l'industrie, acquisition des commodités matérielles et du luxe* ». Mais la civilisation n'est pas ce qu'elle devrait être, paralysée par l'inertie et rongée par l'insupportable rémanence de la barbarie. Tout cela entérine le divorce que Voltaire dénonce entre la civilisation de droit et la civilisation de fait.

Malaise dans la civilisation

La civilisation est inséparable de la corruption, qui en elle travaille contre elle. Le couple de « nature et culture » recoupe celui d'« être et paraître ». Ainsi les moralistes du XVIIe siècle faisaient-ils déjà le procès du paraître, pour ne citer que M. Esprit : « *La civilité n'est bien souvent qu'une envie de passer pour poli et une crainte d'être regardé comme un homme sauvage et grossier* », cité par Starobinski. Le Huron arrivant à Versailles ne peut être taxé du vice de vouloir paraître. La disqualification des faux-semblants de la société est révélée à travers la définition des sauvages que le Huron donne lui-même : « *Mes compatriotes d'Amérique ne m'auraient jamais traité avec la barbarie que j'éprouve. On les appelle sauvages sont des gens de bien grossiers et les hommes de ce pays sont des coquins raffinés.* » Véritable moraliste par son exigence critique, l'*Ingénu* réalise une inversion complète entre le « civilisé » et le « sauvage ». Malgré son ingénuité, mais peut être grâce à son

absence de préjugés, il trouva la voie entre ces deux états extrêmes et sut se laisser transformer de « *brute en homme* ».

Ce ne sont ni les arts ni les sciences qui ont corrompu les hommes mais tout au contraire la corruption des mœurs, conséquence du despotisme, qui ramène une nation à la barbarie, soutient Diderot renversant la thèse de Rousseau. Une société opulente où les arts sont encouragés et les beaux-arts cultivés est donc celle qui convient à la nature de l'homme. Si les vices de l'homme sont les conséquences des législations absurdes, l'homme naturel, c'est-à-dire l'individu formant avec son espèce un être collectif, survit à toute transformation. « *L'empire de la nature ne peut être détruit ; on aura beau le contrarier par des obstacles, il durera (...) Vous ne réussirez point à me dénaturer* », explique un des deux interlocuteurs du Supplément au « *Voyage de Bougainville* ». Il n'y a donc aucun péché originel dans l'histoire des sociétés humaines, aucune mutation n'a eu lieu, les lois naturelles n'ont pas été détruites, elles sont seulement altérées par l'effet du temps et des circonstances. Diderot oppose au code religieux et au code civil le vrai code, celui de la nature qui serait la transcription dans le langage du droit positif des règles du juste et de l'injuste que les hommes observent spontanément dans l'ordre social. Chez Voltaire, comme chez Diderot, ces contradictions forment un système où l'état de nature et l'état policé, loin d'être antithétiques, tendent à se rapprocher l'un de l'autre pour échanger leurs vices et leurs vertus.

Il y a du bon dans la nature certes : mieux vaut d'innocents sauvages que des « *coquins raffinés* ». Mais vaut mieux encore un demi- Huron qui renonce à sa terre natale pour devenir « philosophe intrépide ». Le Huron de Voltaire, loin d'être un primitif, n'a rien non plus de l'homme à l'état de nature dont Rousseau avait affirmé la supériorité face à une société corruptrice. Voltaire a voulu peindre en lui l'homme naturel, c'est-à-dire un être libre sans préjugés, un être de raison. L'auteur du *Mondain*, le défenseur des arts, des sciences et du progrès ne fait pas dans *L'Ingénu* le procès de la civilisation, loin s'en faut. Ce n'est pas la société qui est mauvaise en soi ; ce qui dégrade l'homme, ce sont les vices d'une société injuste, les querelles, l'oppression, l'arbitraire de l'intolérance et du fanatisme.

2.3. *Le sauvage comme métaphore dans l'ingénu*

L'Ingénu est un faux « *bon sauvage* » : déjà par son hérédité, il est de parents européens. De plus il connaît trois langues : l'anglais, le français et le huron ; il n'est pas anthropophage ; il manifeste de la curiosité et sait lire. Ce n'est donc pas du côté du réalisme qu'il faut rechercher sa fonction.

La clé du Huron n'est pas à chercher du côté du mythe du « *bon sauvage* ». À lire de près la correspondance de Voltaire, il apparaît que le concept de sauvagerie est plus métaphorique que réaliste. Ainsi Voltaire cite-t-il les Hurons

dans une lettre à Damilaville du 23 mars 1763, à propos des parlementaires de Toulouse : *Est-il possible que la vie des hommes dépende de gens aussi absurdes ? Les têtes des Hurons et des Topinambours sont mieux faites. Ou encore, le 4 novembre 1764 écrit-il toujours au même destinataire : « Les vrais sauvages sont les ennemis des beaux-arts et de la philosophie, les vrais sauvages sont ceux qui veulent établir deux puissances (c'est-à-dire le Trône et l'Église) ; les vrais sauvages sont les calomnieurs des gens de lettres »*. Évoquant le fanatisme responsable de la mort de Calas et de Sirven, il écrit à M. Chardon, le 5 avril 1767 : *« Je suis persuadé que vous auriez couru toute l'Amérique sans pouvoir trouver, chez les nations sauvages, deux exemples consécutifs d'accusation de parricides commis par amour de la religion. Vous auriez trouvé encore moins, chez des peuples qui n'ont qu'une raison simple et grossière, des pères de famille condamnés à la roue et à la corde, sur les indices les plus frivoles, et contre toutes les probabilités humaines. »*

La dénonciation des trucs de sauvagerie chez les prétendus civilisés n'est pas pour autant l'apologie de l'homme de la nature.

2.4. *Huron civilisé, héros civilisateur*

L'état de nature, tout en prédisposant à de nombreuses qualités intellectuelles, porte en lui un certain code moral. En effet le Huron reçut son surnom d'Ingénu pour sa franchise et sa liberté d'esprit. Il manifeste de la reconnaissance pour ses hôtes, nourrit avec respect le souvenir de ses proches disparus, ses parents et sa maîtresse Abacaba et se soucie des autres, *« son bon naturel le faisait se soucier de ses proches et de leur inquiétude »*.² Mile de Saint-Yves est dès le chapitre III sensible à la politesse du Huron qui lui, au chapitre VI, parle de probité et de venu. Intellectuellement, c'est un être que la nature avait beaucoup favorisé, il a de la mémoire et de la curiosité intellectuelle, sans parler de sa logique imperturbable. Il est doué d'une tolérance qui le distingue des hommes « civilisés » : le même qui, au chapitre I, invitait son auditoire avec *« assez de douceur mais avec un peu de fermeté »* à respecter la parole d'autrui, avec *« beaucoup de bon sens et de droiture disputa mais reconnut son erreur ce qui est assez rare en Europe aux gens qui disputent »*³

L'homme naturel possède par principe deux vertus philosophiques. Tout d'abord, étranger à tout, il est contraint à la naïveté, rejoignant ainsi la première vertu du philosophe, l'étonnement. De plus il n'a pas de préjugés. *« La cause du développement rapide de son esprit était due à son éducation sauvage presque autant qu'à la trempe de son âme. Car n'ayant rien appris dans son enfance, il n'avait point appris de préjugés. Son entendement, n'ayant point été courbé par l'erreur, était demeuré dans toute sa rectitude. Il voyait les choses comme elles sont alors au lieu que les idées qu'on*

² Voltaire, l'ingénu, Gallimard, collection Folio, 1767, (chap. XI)

³ Voltaire, Op. Cit (chap. III).

nous donne dans l'enfance nous les font voir toute notre vie comme elles ne sont point. »

4

C'est par ses qualités naturelles que le Huron réussit à opérer la conversion de son compagnon de captivité Janséniste. « *Enfin pour dernier prodige, un Huron convertissait un janséniste* » conclut le chapitre XIV non sans ironie sur la magie de l'évidence cartésienne. Le vieux savant janséniste fut confondu par « *le bon sens naturel de cet enfant presque sauvage* » et avoue, avant de mériter son appellation de philosophe au chapitre XI : « *je tremble d'avoir laborieusement fortifié des préjugés : il n'écoute que la simple nature* ». Après avoir touché sa raison, le Huron convertit le cœur de Gordon en lui parlant de son amour « *ne connaissait l'amour auparavant que comme un péché dont on s'accuse en confession. Il apprit à le connaître comme un sentiment aussi noble que tendre, qui peut élever l'âme autant que l'amollir et produire même quelquefois des vertus.* »

L'Ingénu est donc bien l'histoire d'un exorcisme de la sauvagerie. La facilité avec laquelle le Huron, au chapitre II, accepte la reconnaissance familiale des Kerkabon suffit à le prouver. C'est que métaphoriquement elle le libère comme par enchantement de la partie la plus viscérale de son primitivisme, celle de l'hérédité. Il n'est plus sauvage par le sang, il ne le reste que par son manque d'éducation. On peut donc déduire que cet effort d'acculturation plaide pour un mythe du « mauvais sauvage », développé par Voltaire malgré les apparences.

Le sauvage existe dans tous les coins de l'univers : à la fois de nulle part et de partout, il est une réalité utopique par excellence. Le sauvage, précisément parce qu'il représente pour un groupe identifié ce qui est étranger, « *barbare* » au sens premier, revêt des caractérisations antinomiques : par sa naïveté pure et curieuse, il est un philosophe en germe ; par son intempérance et sa brutalité, il stigmatise toute violence non canalisée chez l'homme. Par sa double nature, il incarne métaphoriquement l'articulation entre le donné naturel, le devenir humain et le progrès. *L'Ingénu* réussit donc à réconcilier l'idée de nature et l'idée de civilisation.

De manière générale, le conte philosophique remplit un certain nombre de fonctions : le plus souvent, il évoque un héros jeune et naïf, déposé dans une série d'aventures qui a posé des problèmes concrets sous une forme symbolique. Le recours à l'interprète ouvre vers une forme de morale, ou, du moins, d'interprétation globale évoluant vers un certain type de sagesse ; enfin s'impose la présence stylistique du narrateur le plus souvent ironique. Dans *L'Ingénu*, Voltaire brosse le portrait réaliste de personnages qui ont des sentiments, qui évoluent, qui entretiennent des rapports de sympathie. Il ne manifeste plus la rage sarcastique dont témoigne *Candide* mais ouvre son récit à l'esthétique des tableaux attendrissants. Ainsi, la mort de la belle Saint-Yves donne au

⁴ Voltaire. Op. Cit (Chap. XIV)

personnage une dimension humaine même si l'auteur exploite le genre littéraire du roman sensible et larmoyant. L'Ingénu témoigne d'un relatif apaisement idéologique : on y retrouve un narrateur capable d'expliquer les faits - il demeure absent dans *Candide* où la vie n'a plus de sens. *L'Ingénu* incite non tant à la critique d'une philosophie précise qu'à la redéfinition d'une conduite, d'un mode de vie, dans la tradition empirique, pratique, de Locke, philosophe anglais très apprécié de Voltaire, comme en témoigne, entre autres, ses *Lettres philosophiques*.

Références bibliographiques

Voltaire, janvier 1748, lettre à Cideville,

Voltaire, 1744, Lettre sur l'esprit,

Voltaire, 1756, *Etude sur les mœurs et l'esprit des nations. Tome I*, (produit en version numérique par Jean-Marc Simonet)

Voltaire, 1764, *le dictionnaire philosophique*, Edition Gallimard, collection Folio classique,

Voltaire, 1759, *Candide*, Edition Gallimard, collection Folio,

Voltaire, 1767, *l'ingénu*, Edition Gallimard, collection Folio,

Barthes Roland « Le dernier des écrivains heureux », dans *Essais critiques*, Seuil,

Valéry Paul, *Variété II*, 1930, p. 52-73, *Discours sur Voltaire*, prononcé le 10 décembre 1944 en Sorbonne,